

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Mélissa Verreault, Julie Frontenac, Mara Tremblay

Marie-Michèle Giguère

Number 145, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Giguère, M.-M. (2012). Review of [Mélissa Verreault, Julie Frontenac, Mara Tremblay]. *Lettres québécoises*, (145), 24–25.

☆☆☆ 1/2

MÉLISSA VERREULT

Voyage léger

Chicoutimi, La Peuplade, 2011, 219 p., 21,95 \$.

Renaître

Évocation douce d'une transition décisive, d'une vie qui s'apprête à changer, de l'errance calme qui précède les grands chambardements de la vie.

Il faut apprendre de ses erreurs, mais également de ses bons coups; éviter de reproduire les bonheurs. La joie n'a de sens que maintenant. (p. 211)



Ariane part pour l'aéroport dans la nuit, achète un billet d'avion pour très loin, se laisse guider vers un hôtel « abordable, mais convenable » que lui suggère un chauffeur de taxi — « je vais vous déposer à l'hôtel où je donnais rendez-vous à ma maîtresse avant que ma femme ne découvre tout » — puis s'installe dans une chambre générique. Et tout doucement, au fil des brefs chapitres de ce roman éthéré, se dessinent les raisons de son exil. En attendant, on comprend simplement qu'« il est bon d'être dans un lieu où l'existence est à venir, où tout reste à construire ».

De longues insomnies, des réglisses au déjeuner et des nuits de trois jours : en dehors des conventions du quotidien, ce séjour à l'hôtel permet à la narratrice de se libérer de sa vie passée. Ariane n'a avec elle qu'une petite valise de cuir rouge, offerte il y a longtemps par son père, mais son maigre bagage pèse encore trop lourd. Après avoir laissé les clés de son appartement au guichet de la sécurité de l'aéroport, elle veut maintenant se départir des quelques vêtements qui subsistent de cette vie d'avant. Passer à autre chose ; commencer maintenant à préparer la suite.

Il y a des hommes aussi dans ce livre. Le père qui, après avoir quitté la mère d'Ariane, a maladroitement tissé des liens avec sa fille. L'amoureux, celui qu'elle a quitté, peut-être parce que « ne pas regarder les choses en face était [leur] façon de croire au bonheur », ou simplement parce que « parfois, il faut partir. On ne laisse pas d'explication et on s'en va, sinon on meurt ». Il y a aussi le fumeur à qui elle offre son paquet d'allumettes, celui qui parle peu, mais qui l'émeut. Il y a des hommes dans ce livre et chacun à sa manière révèle la vulnérabilité d'Ariane, met en lumière quelque chose qui ressemble à une humanité. Et à de la littérature.

La langueur toute douce qui semble animer le personnage ne tourne pas en rond, malgré ses déambulations dans la ville, ses journées construites sans but aucun. À peine perceptiblement au début, mais elle se met en marche. Les dîners seule, sur la banquette du même restaurant à observer un sans-abri, les cartes postales qu'elle prépare mais n'envoie jamais, ce couple en lune de miel qu'elle observe : il émerge de tout ça un sens. On demeure loin de l'anecdotique, on s'approche — oh, peut-être maladroitement quelquefois — de quelque chose de vrai. L'écriture simple donne du relief à cette parenthèse, si bien qu'avant même de savoir tout ce qui se trame en cette transition singulière, on



MÉLISSA VERREULT

sait que l'auteure ne nous balade pas de journée tranquille en nuit d'insomnie sans raison. On nous emmène quelque part et distille un à un les indices de cet ailleurs, à notre plus grand plaisir.

Un livre lent et doux, imparfait et prometteur.

☆☆

JULIE FRONTENAC

Cuirassée

Montréal, Marchand de feuilles, 2011, 267 p., 26,95 \$.

Mère calvaire

La quête d'une héroïne qui tente à la fois de se soustraire à la tyrannie maternelle et d'en comprendre la source, afin de pouvoir enfin être heureuse.

Ma mère aimait me raconter par le menu le fameux week-end de ma conception : deux jours torrides au cours desquels toutes les positions auraient été essayées. « Histoire que tu saches que tu es une enfant de l'amour, ma chérie. » (p. 20)

Le prologue annonce presque une saga familiale : Alice, la narratrice, née le jour de la mort d'Elvis, fille d'un marin et d'une normalienne agrégée de philosophie exilée en province par amour, affirme vouloir « comprendre enfin » qui est sa mère et « pourquoi son amour [l']a détruit[e] à petit feu ». Pourtant, le roman brosse davantage le portrait des mauvais sentiments d'Alice envers sa mère. Elle ne cherche pas tant à saisir la surprenante personnalité de sa mère qu'à nommer la nature du mal que celle-ci lui inflige. Ce soupçon de mauvaise foi est



JULIE FRONTENAC



d'abord très efficace : il permet de bien camper les personnages et confère au fil des événements un délicieux burlesque. Le sarcasme de la première partie du livre permet d'acides et habiles descriptions du snobisme intellectuel de la mère, de sa sexualité trop affichée ou de l'emprise de celle-ci sur son mari.

Pourtant, l'impact négatif de cette mère « monstre d'égoïsme » sur la vie d'Alice est bien réel. Cette grande entreprise de détestation maternelle teinte les choix d'Alice, de son départ de Brest pour Paris à ses études à Toulon ou à sa fuite en avant vers Montréal. La distance n'empêchera pourtant pas cette

mère de pourrir l'existence d'Alice et d'entacher ses relations avec les hommes. Les visites chez les psychologues comme les régulières séances de massage de pieds auxquelles elle s'adonne ne sauront la libérer de ce poids.

Mordant et sirupeux

Et si tout ce qui est grinçant, mordant ou comique est ici bien agréable à lire ; si les phrases se construisent joliment lorsqu'il est question de rire des vacances familiales annuelles dans le camp nudiste ou des tendances casse-cou du petit frère, la justesse de ton se perd un peu lorsque vient le temps de s'attaquer au système de santé québécois ou de réellement diagnostiquer la cause de ce mal de vivre que traîne la narratrice. La quête de bonheur d'Alice verse dans des facilités qu'aurait sans doute dénoncées la jeune femme plus grinçante des premiers chapitres. C'est que la douleur d'Alice n'a pas tout le relief de son sarcasme. Et si l'assurance avec laquelle elle déconstruit les singularités de sa famille est sympathique, celle qui lui permet de peu douter d'elle-même ou de faire la morale à ses psychologues la rend un brin insupportable et rappelle la littérature pour le marché féminin. Comment prendre au sérieux une quête qui se résout lorsqu'une recherche sur Internet permet à la protagoniste d'apprendre un nouveau terme de psychologie et de constater qu'il s'applique précisément à sa situation et de résoudre sur-le-champ sa quête ? *Cuirassée* est un agréable roman, tant qu'on l'accepte pour ce qu'il est, une divertissante histoire, pas plus.



MARA TREMBLAY

Mon amoureux est une maison d'automne

Montréal, Les 400 coups, 2011, 226 p., 19,95 \$.

Roman d'automne

Incursion impudique dans la vie de Florence, artiste peintre, qui tente de faire le deuil de sa mère en mettant de l'ordre dans sa vie. Quelques élans de lucidité littéraire dans un ensemble éparpillé.

Pour l'instant, c'est l'automne. On range les meubles et fournitures d'été dans le cabanon. On rentre les plantes pour qu'elles ne gèlent pas. On savoure pour les dernières fois de l'année l'air frais par les fenêtres entrouvertes. On respire. On respire enfin. J'ai l'impression que ces deux saisons sont faites pour respirer. (p. 32)

J'avais un préjugé favorable pour Mara Tremblay. J'aime l'auteure-compositrice-interprète, j'ai aimé le titre du roman, les premières pages. La prémisse était prometteuse : Florence, artiste peintre, fait le tri des



MARA TREMBLAY

biens de sa mère après la mort de celle-ci et naît ainsi son « obsession du rangement », qui devient un véritable TOC (trouble obsessionnel compulsif). La femme, bipolaire, prend alors du recul des hommes de sa vie — le père de ses deux garçons, le grand amour pour qui elle l'a quitté et son amoureux actuel — pour s'occuper d'elle-même. Son cœur

est « trop chargé », elle est « malade », mais tente de se ressaisir : elle passe du temps avec ses enfants, voit son psychiatre, prépare sa maison pour l'hiver.

Tout est prétexte à des retours en arrière. Dans une période de sa vie qui semble en suspens, entre un match de hockey de son fils et un moment de calme, la narratrice se remémore les manifestations artistiques auxquelles elle a participé, les rencontres qui l'ont marquée, ses accouchements et de sombres et durs souvenirs d'enfance. Mais ce ne sont pas ces allers-retours entre le présent si terre à terre et ce passé touffu qui rendent l'ensemble de ce roman si maladroit. Non, c'est autre chose.

Beauté diluée

La maladie mentale, les ajustements de médication, les craintes, les rechutes, les moments de grâce, on les sent bien. La forme parfois poétique ne dissipe pourtant pas l'impression de lire un journal, un carnet de bord, avec toutes les banalités inhérentes à la forme et un lot d'informations superflues, maladroitement. Pourtant, se fauillent à travers les notes quotidiennes quelques éclats de lumière qui valent le détour. Et c'est bien là le problème : il y a du beau ici, mais noyé dans trop de mots. Peut-être que si ces fragments avaient été réduits, épurés — édités quoi ! —, peut-être que si l'on avait gardé l'essentiel de ces instants de beauté et de poésie aurait émergé un ensemble plus évocateur, plus fort, plus littéraire. Parce qu'il y a un talent certain dans ces pages : l'écriture est rythmée ; les phrases courtes sont efficaces ; le choix des mots, la plupart du temps, est judicieux. Mais, surtout, la sensibilité est réelle. Pourtant, les phrases douces et belles côtoient des réflexions à saveur psycho-pop ou, pire, des conseils — « Tout le monde devrait recevoir des massages dès son plus jeune âge » — et diluent l'ensemble. On a dit de ce roman qu'il avait été écrit dans l'urgence. On dirait surtout qu'il a été publié trop rapidement. Dommage.

Erratum

Veuillez noter que la photo de Guillaume Lapierre-Desnoyers devant accompagner le compte rendu critique de son ouvrage, *Pour ne pas mourir ce soir* (Lévesque éditeur), paru en page 23 du numéro 144 de la revue, a été malencontreusement confondu avec celle du regretté Paul-Marie Lapointe. Nos excuses à l'écrivain.